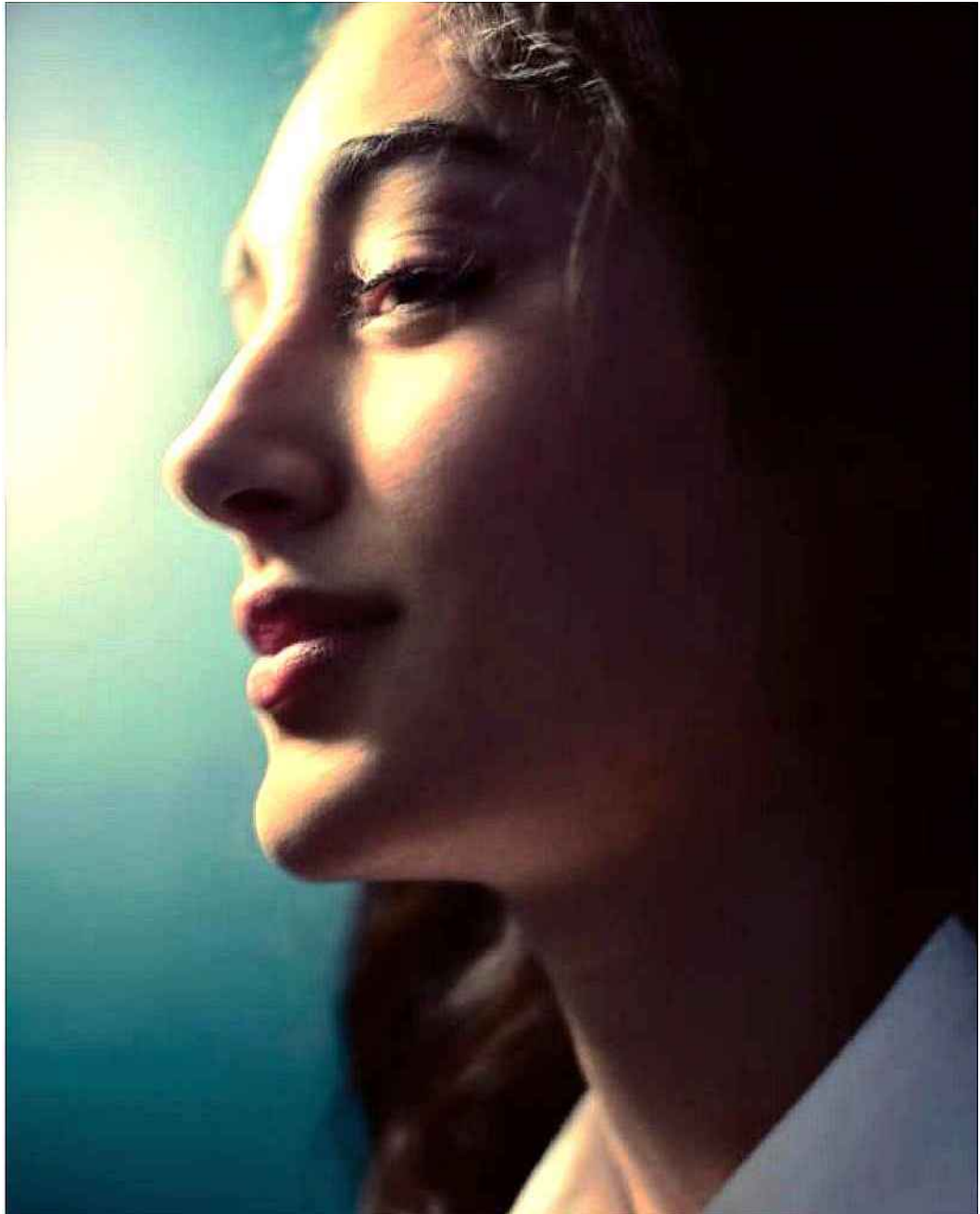


PORTRAIT GOLSHIFTEH FARAHAN



Mise en cause par les ayatollahs pour avoir joué tête nue, cette star du cinéma iranien a dû choisir l'exil en France.

De la persannalité

Par **VIOLETTE LAZARD**
Photo **YANN RABANIER**

Elle est fatiguée. Très fatiguée. La veille, elle était à Los Angeles, où elle prépare une pièce en persan. Le lendemain, la jeune actrice iranienne prend l'avion de retour. Et ce jour-là, Golshifteh Farahani, 29 ans, enchaîne les interviews pour la promo de *Syngué Sabour*, film adapté du livre éponyme d'Atiq Rahimi, prix Goncourt 2008. Voix grave, presque suave sur la fin des phrases chantantes, Golshifteh nous rassure. «*Mais ça va, tout va bien.*» Tout son corps, allongé sur un petit fauteuil dit le contraire. Ses pieds, habillés de longues bottes noires et collés à un petit chauffage portatif, crient «*j'ai froid.*» Sa tête jetée en arrière sur le dossier crie «*je veux dormir.*» Et il y a son téléphone contre son oreille. Elle attend la livraison d'un bijou acheté quelques heures plus tôt et s'inquiète. Golshifteh – dont on n'a pas encore dit qu'elle était belle tellement elle est belle – pose sa main sur la nôtre pour nous faire patienter et lance un regard tout doux. «*Le bijou, c'est pour qui ?*» on demande. Elle redresse un visage soudain enfantin, malgré le maquillage, malgré la fatigue. «*Mais on a déjà commencé l'interview ?*» Elle rigole, grave et troublante. «*Bon, ce n'est pas grave... C'est*

un cadeau pour un garçon... Un cadeau de folie.» On est le 14 février, mais rien à voir avec la Saint-Valentin. «*C'est juste que j'ai envie.*»

L'envie. Le mot revient souvent dans son français quasi sans faute, sans accent. Envie de jouer ce film, ce long monologue déclamé par une jeune Afghane devant le corps de son mari plongé dans le coma. Kaboul est sous la guerre. Le personnage parle, enfin, prend conscience de son corps, s'émancipe en confiant tous ses secrets à cet homme inerte devenu une «*Syngué Sabour*», une pierre qui, dans la légende, éclate après avoir recueilli trop de confidences. «*Je n'ai jamais imaginé que quelqu'un d'autre puisse jouer ce rôle*», assure t-elle. Atiq Rahimi, réalisateur du film, n'était pas convaincu. «*Je la trouvais trop belle, mais je n'ai pas dit non comme elle le raconte partout, j'hésitais*», s'amuse l'écrivain afghan. L'actrice lui promet qu'elle ira réciter le texte dans la rue s'il ne la choisit pas. «*Sa volonté m'a impressionné*, poursuit l'écrivain. *Aujourd'hui, je me demande si je n'ai pas écrit ce livre pour elle. La rencontrer, c'était un hasard objectif, comme dirait Breton.*» Emouvante dans *Si tu meurs, je te tue* (2011), bouleversant premier rôle dans *A propos d'Elly* (2009) du réalisateur iranien Asghar Farhadi (*Une séparation*), Golshifteh a gommé sa beauté pour son dernier film. Ou presque. Et s'est identifiée

au rôle : «*Moi aussi j'ai vécu dans une société où je n'avais pas de place.*» Golshifteh ne trouve plus ses mots, alors elle se redresse, remue ses mains toutes fines et se saisit de la métaphore la moins équivoque possible. «*C'est comme si nous étions toutes les deux des pommes de terre,* décrit-elle, passant du tragique au comique avec malice. *Ensuite, on peut en faire des frites ou de la purée.*»

Frite ou purée, Golshifteh Farahani n'est pas afghane mais iranienne. Dernière de trois enfants, elle naît en 1983 à Téhéran sous le régime islamique. Ses parents, comme les amis de ses parents, sont acteurs, artistes. «*Rien*», traduit-elle. Ils la rêvent pianiste. Elle préfère comédienne après un premier film à 14 ans, «*Pour moi, le cinéma c'est 1000 langages quand la musique n'en est qu'un*», détaille celle qui enchaîne alors les tournages et devient LA star iranienne. A l'écran, en tout cas. Car dans la rue, Golshifteh reste une femme, jamais sans foulard. Dans sa tête, elle est toujours la gamine de 16 ans, agressée à l'acide et qui s'en est sortie miraculeusement avec quelques cloques sur les mains. Dans sa tête, elle est toujours l'ado rebelle qui, après l'agression, s'est rasé les cheveux, a aplati ses seins avec un tissu bien serré, et a enfilé bonnet et baskets pour sortir dans la rue, enfin libre aux yeux des ayatollahs, car déguisée en homme. «*Je suis souvent comme un enfant qui met les doigts dans la prise, je le fais même si je sais qu'il ne faut pas. Je me dis que j'arriverai bien à me démerder avec les conséquences...*»

Nouvelle décharge électrique une dizaine d'années plus tard. En 2008, l'actrice est retenue pour *Mensonges d'Etat*, film américain de Ridley Scott avec Leonardo Di Caprio. C'est la première actrice iranienne dans un film hollywoodien depuis la révolution islamiste de 1979. C'est le début de l'exil pour Golshifteh Farahani, car elle y joue sans voile. Son rôle lui vaut

six mois d'interrogatoire à son retour à Téhéran. On lui confisque son passeport. Pour la sortie du film à New York, elle défile en robe du soir. «*Je savais que le régime ne me donnerait pas de seconde chance.*» Elle dit ne pas avoir anticipé. Mais, pour la première fois, elle avait mis dans ses valises ses carnets intimes, ses photos, ses instruments de musique. Son mari d'alors, artiste iranien doué pour «*rendre la vie jolie*» selon Golshifteh, est à moitié français. Direction Paris. Ses parents n'ont pas tout de suite compris son choix. «*C'est un peu comme si Brigitte Bardot avait quitté la France,* soupire la jeune femme, qui admire plutôt Marlène Dietrich. *Ils ont eu du mal à accepter. Mais moi je savais que c'était fini avec mon pays.*» Aujourd'hui, elle revoit sa famille en Inde, à Abou Dhabi ou à Dubai, «*pays neutres où tout le monde est à égalité.*» Et a rompu définitivement les liens avec l'Iran en dévoilant un de ses seins dans une courte vidéo pour les césars 2012. La France, dont elle a le passeport, est désormais son pays, même si elle n'y reste jamais très longtemps. «*Chez nous, il y a une expression qui dit qu'on a un clou dans le cul, c'est mon cas*», rigole-t-elle. Quand elle est à Paris, où elle a élu domicile chez Jean-Claude Carrière, scénariste de *Syngué sabour*, et sa femme iranienne, Golshifteh marche dans les rues. Elle a appris, progressivement, «*à aimer être une femme*», comme le personnage du film. L'été, elle joue du hang sur le parvis de Notre-Dame, un instrument de musique suisse en forme de soucoupe volante. Mais elle ne se remet toujours pas de la mauvaise humeur des Parisiens. «*Paris, c'est un peu comme une femme dont on est éperdument amoureux mais avec laquelle on ne peut pas vivre*», résume-t-elle, tragique à nouveau. Tiens, l'amour... Elle sourit, parle de Louis Garrel, son «*ami*», enfin «*plus qu'un ami*». Mais surtout un «*acteur génial, un être exceptionnel.*»

Golshifteh n'a pas de rêve, pas d'espoir, «*pour ne jamais désespérer.*» «*Elle est douée pour tout,* rassure Jean-Claude Carrière. *Le piano, la danse, le chant... C'est même une grande sportive.*» Son épouse qui a tiré un livre de la vie de Golshifteh prédit qu'elle «*marquera l'image de la femme en Iran.*» Mais Golshifteh refuse de parler d'avenir. «*Dans mon pays, on apprend à profiter de l'instant.*» Le ton n'est pas à la minauderie, ni à la fausse philosophie existentielle. Il est profond et léger. Alors quand elle dit, «*rien n'est grave, tout va bien*», on la croit. ◆

EN 6 DATES

- 10 juillet 1983** Naissance à Téhéran. **1997** *Le Poirier*, premier film. **2008** Apparaît sans voile dans *Mensonge d'état*. Exil.
- 2009** *A propos d'Elly* (Asgar Farhadi).
- Novembre 2012** *Elle joue*, roman coécrit avec Nahal Tajadod (Albin Michel).
- 20 février 2013** Sortie de *Syngué Sabour* (A. Rahimi).